

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

#### TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

##### XI — OU LOUIS OLERMONT MET LES CHOSSES A POINT

Olermont s'était arrêté et se penchait pour apprécier la profondeur de l'excavation.

— On n'en voit pas le fond, dit-il.

— Je le crois bien ! Il y a au moins vingt mètres avant de toucher le sol. Et celui qui piquerait une tête là-dedans pourrait recommander son âme à Dieu.

— Il se tuerait ?

— Oh ! pour sûr ! C'est plein de pierres en dedans, et un taureau, il n'y a pas cinq ans, s'y est assommé du coup !

— Je m'étonne qu'on n'ait pas mis une barrière autour. Un homme pourrait tomber aussi bien qu'une bête.

— Oh ! les gens du pays connaissent l'endroit, il n'y a pas de danger.

Les deux compagnons poursuivirent leur route sans nouvel incident, et arrivèrent à la ferme qui était le but de leur excursion.

La marche avait été longue et rude.

Cependant Louis Olermont ne voulut pas se reposer et s'arrangea pour que Sylvain ne pût se reposer lui-même. Il engagea la conversation avec le fermier, l'émerveilla par son bagout et sa compétence, compétence gagnée en Amérique, où il avait, comme tous ceux qui arrivent là-bas, commencé par s'occuper de culture, dans quelque concession, avant de devenir simple gaúcho, ce qui lui avait de plus appris à connaître à fond le bétail.

Il se fit tout expliquer, tout montrer en détail ; enfin il se révéla apte à remplir ses fonctions sérieusement, et en homme habile.

Cela parut contrarier le métayer, qui aurait préféré, naturellement, avoir affaire à quelque bourgeois peu versé dans la

pratique des choses agricoles, et cela surprit Sylvain à tel point qu'il ne put cacher complètement son étonnement.

D'autre part, cela amena une certaine détente sur son visage de paysan têtard, et une ou deux fois Louis Clermont surprit une expression de satisfaction et presque de sympathie chez le vieux serviteur du duc de Kandos.

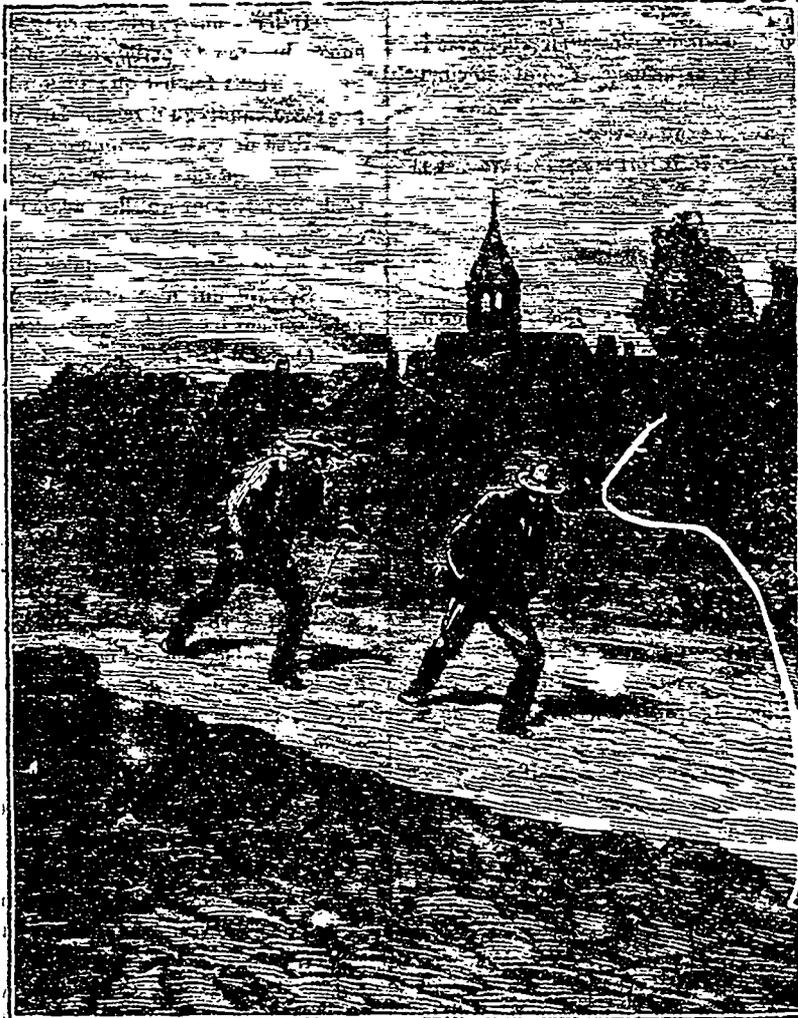
C'est que Sylvain était tellement attaché à son maître et s'identifiait tellement à ses intérêts, qu'il fut heureux de voir que la surveillance dont on le dépossédait serait entre des mains capables et habiles, plus capables et plus habiles que les siennes.

Lorsque Louis Clermont eut suffisamment mis sur les dents le vieillard et le fermier ; lorsqu'il les eut suffisamment altérés, en les faisant marcher, monter, descendre, aller et venir en tous sens, parler outre mesure, par une succession d'interrogations sans

répit et qui exigeaient de longues réponses, on rentra à la ferme, où les trois hommes s'attablèrent devant un cruchon de petit vin « gris » du pays, ayant un goût de soufre des plus marqués.

On commença à boire tout en causant.

Louis Clermont souleva même une discussion assez vive sur une question absolument indifférente, et mit les deux Frano-



Le froid produisit son effet sur le buveur, en augmentant l'action de l'alcool....

Comtois aux prises, ne s'occupant que de verser à boire aux doux amis.

Le péché mignon des paysans de tout pays est d'aimer un peu trop le vin et l'eau-de-vie.

Et Sylvain, le vertueux Sylvain, le religieux Sylvain, doublement fanatique dans son affection pour son maître, et dans sa foi catholique; Sylvain, qui avait été, toute sa vie, d'une sévérité de mœurs presque monacale, en vieillissant, avait fini par céder à une faiblesse humaine: — il se livrait volentiers à la boisson; — un cruchon de petit vin, à goût de terroir, avait pour lui des attrait irrésistibles, et il n'avait jamais boudé devant une chopine d'eau-de-vie de grains.

Il pouvait ne pas entrer au cabaret; il pouvait ne pas s'attabler et se contenter de boire de l'eau; mais, une fois en face de ses boissons favorites, il ne savait pas s'arrêter à temps.

Louis Clermont, avec sa mémoire infernale et son terrible esprit d'observation, se rappelait ce détail.

Il était donc parti, résolu à griser Sylvain et à lui tirer, ainsi, « les vers du nez. »

Le métayer, de son côté, désireux d'être aimable avec le nouvel homme de confiance du duo, ne ménageait point son vinigre autochtone et choisissait le meilleur.

Après le vin blanc, on passa à l'eau-de-vie.

Au bout d'une heure, Sylvain était fort lancé et buvait sans compter.

La journée s'avantait.

Le soleil avait disparu, le vent avait tourné.

Il faisait un froid vif.

—Maintenant, partons, dit brusquement Louis Clermont. Nous avons assez causé, nous nous sommes assez reposés. En route!

Sylvain se leva, sans observation.

—Encore une goutte, fit le fermier, qui était aussi quelque peu surexcité. Il fait froid... Cela vous réchauffera.

On vida un dernier verre d'eau-de-vie, et Bernard partit, accompagné de Sylvain.

Avant une heure, il allait faire nuit.

Les deux hommes gagnèrent la grande route qui traversait le village, sis à moitié chemin entre la ferme et le château.

C'était plus long que le sentier suivi pour venir, mais Clermont voulait visiter une pièce de terre en jachère, (il avait déclaré qu'il était ennemi de la jachère), qui se trouvait le long de la grande route, au delà du village.

Le froid, nous l'avons dit, était devenu assez vif.

Il produisit son effet sur le buveur, en augmentant l'action de l'alcool, déjà maître en partie de son cerveau.

Clermont, qui s'en aperçut, hâta vivement le pas, forçant presque Sylvain à courir pour le suivre.

Cela acheva de griser le vieillard.

Malgré sa verveur, il avait soixante-douze ans.

Quoiqu'il ne voulût pas l'avouer, il commençait à se sentir las, et il était de plus en plus altéré par la boisson ingurgitée, ainsi que par la rapidité de la course.

Ils gagnèrent de la sorte le village, dont la première maison, comme de juste, était un « bouchon. »

—Si nous entrions nous rafraîchir! dit tranquillement Clermont. Cela nous redonnera des jambes.

Sylvain accepta avec empressement, et les deux compagnons s'attablèrent, de nouveau, devant une table massive, au fond d'une grande salle sombre, en face d'un nouveau cruchon de vin gris et scufé, bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième.

Maintenant, Sylvain eût bu comme on dit, « la mer et ses poissons. »

—Voilà le moment! pensa l'ex-forçat. Nous allons causer sérieusement, et je saurai ce que tu as dans le ventre, vieux sournois!

## XII

### OU LE PETIT BLANC PARLE

—Ce diable de vin me glace et m'affadit l'estomac! s'écria Louis Clermont. On croirait suser un boîto d'allumettes chimiques. N'est-ce pas, mon cher monsieur Sylvain? Je suis habitué à d'autre vin. Il n'est pas probable que nous en trouvions ici.

—Oh! pour sûr non! répliqua Sylvain, la langue un peu pâteuse.

—Alors, retournons à l'eau-de-vie. Cette eau-de-vie de grain a une petite saveur qui me charme!

Et, sans attendre la réponse du vieillard, il appela le cabaretier, et se fit apporter un carafon plein.

Il versa une partie du contenu dans la tasse de terre brune, encore humide du petit blanc précédemment absorbé, en ayant soin de laisser tomber que quelques gouttes d'alcool dans sa propre tasse, tandis qu'il remplissait à moitié celle de son convive.

Rien de traître comme ces « tasses »!

Outre qu'elles sont larges, et qu'il faut une notable quantité de liquide pour qu'elles aient l'air de contenir quelque chose, elles ne sont pas une mesure, à la façon du petit verre, et, avec elles, on ne sait jamais ce qu'on absorbe.

Sylvain, qui n'en était plus à se griser, attendu qu'il était parfaitement ivre, vida machinalement sa tasse d'un seul trait.

Quant à Louis Clermont, tout en faisant boire les autres, et en ayant l'air de boire autant qu'eux, soit à la ferme, soit au cabaret, il s'était ménagé avec le plus grand soin, et jamais il n'avait mieux possédé son sang-froid.

D'ailleurs, ainsi que la plupart des oslétrats de son espèce, il possédait un tempérament de fer qui résistait à tout.

Ces gens-là sont des fauves taillés pour la lutte.

Ils en ont la ruse, les muscles d'acier et la vigueur terrible.

—Mon cher monsieur Sylvain, dit-il, en se penchant par dessus la table, vous m'êtes profondément sympathique, et j'en suis heureux, car nous sommes destinés, désormais, à vivre l'un près de l'autre, et j'aurai, sans doute, plus d'une fois, besoin de recourir à vos bons conseils, et d'obtenir de vous des renseignements précieux.

Le vieux paysan, en entendant ces paroles, souleva la tête alourdie et fronça fortement ses épais sourcils blancs et hérissés.

On eût dit que son interlocuteur venait de réveiller en lui quelque préoccupation momentanément oubliée.

Et c'était vrai, ainsi qu'on va le voir.

L'ivresse, à son début, distrait le cerveau et fait tout oublier; puis, arrivée à un certain degré, elle ramène la sensation primitive, s'y cramponne et la développe outre mesure.

—Ah! oui! fit-il avec une sorte de colère, c'est vrai... Vous v'la au château, et vous allez y vivre, à c't'heure!

—Justement, mon cher monsieur Sylvain. Et c'est pour cela que nous avons besoin de causer. Je vais être franc et sincère avec vous, comme vous le ferez, je l'espère, avec moi.

Louis Clermont s'arrêta, un instant, afin de donner plus de portée à ce qu'il allait dire, et reprit:

—Vous êtes, je le sais, le modèle des serviteurs, plus qu'un serviteur, un ami dévoué de M. le duo de Kandos. Il a raison

d'avoir confiance en vous. Cette confiance, vous la méritez, à tous égards... Quant à moi, je vous considère absolument comme un membre de cette noble famille.

Sylvain écoutait, l'air sombre, portant machinalement sa tasse vide à ses lèvres, se taisant, par un reste d'instinct paysannesque qui lui disait d'être prudent et de se défil.

Louis Olermont se garda bien de lui donner de nouveau à boire. Il était à point. Plus eût été trop.

—Eh bien, dans ces conditions, poursuivit-il, il y a une chose qui m'étonne, qui m'inquiète, qui m'afflige, que je ne comprends pas.

Il soupira.

—C'est l'air triste, morose, mécontent, pour ne pas dire plus, avec lequel vous avez accueilli le retour du fils de la maison, de M. le marquis de Kandos.

—Ah ! le marquis, oui, le voilà aussi de retour, répliqua Sylvain. Oui, oui, j'ai bien, Mais voilà...

Il s'arrêta et se frotta vigoureusement le crâne, de la main droite, suivant son habitude, chaque fois qu'il éprouvait quelque hésitation ou quelque sensation vive.

—Voilà... quoi ? fit précipitamment Louis Olermont, qui avait perçu une menace dans le ton du vieillard.

—Rien !

—Vous ne dites pas la vérité, mon cher Sylvain. Et cela me surprend.

Il s'arrêta pour prendre un accent solennel.

—Vous êtes un homme religieux, je crois.

—Eh ! ben ?

—Eh bien, la religion défend le mensonge.

—Un menteur, moi ! répliqua Sylvain, en frappant la table d'un point alourdi.

—Sans doute. Vous dites que vous n'avez rien, et vous avez quelque chose !

—Pardine ! grommela le Franco-Comtois, qui reprenait son langage campagnard, un peu corrigé par la fréquentation assidue de ses maîtres, — dès qu'il avait bu ou qu'il était en colère ; — vous le savez p't-être bien mieux que moi.

Et il cligna de l'œil, d'un air qu'il voulait rendre à la fois malin et menaçant.

—Comment voulez-vous que je le sache ? Est-ce que vous n'aimez pas le fils de votre maître ?

—Qu'est-ce qui dit ça ? interrompit Sylvain avec emportement.

—Dame ! vos façons !

Sylvain écarquilla ses yeux bleus de faïence.

—Est-ce que vous n'êtes pas heureux de voir votre pauvre vieux maître, aveugle, impotent et si triste, retrouver son fils unique, qui sera là pour soutenir et consoler ses derniers jours ?

—Oh ! que si bien ! murmura le fidèle serviteur, s'attendrissant au souvenir de son maître et les yeux humides d'une larme, où le vin soufre et l'eau-de-vie entraînent pour leur quote-part, car le paysan n'est guère tendre que lorsqu'il s'agit de son argent, ou lorsqu'il a bu.

—Alors, ce n'est pas son retour qui vous déplaît... c'est autre chose... qui vous chiffonne ?

—Oui-da !

—Puisque vous aimez le marquis, c'est moi que vous n'aimez pas ?

Sylvain ricana.

—A boire ! fit-il.

—Voilà !

Et Olermont lui versa quelques gouttes.

—Est-ce parce que je prends votre place ?

—Ah ! ben non... vous êtes plus capable que moi... Et je suis vieux... Pourvu que je reste près de M. le duc... je... je n'demande... rien ! balbutia-t-il entre deux hoquets.

—Il faut donc que ce soit ma figure que vous n'aimez point ?

Sylvain se redressa par un dernier effort, et le regarda un instant en face.

On voyait qu'il luttait contre les brouillards de l'eau-de-vie.

Alors, passant, avec la rapidité de l'ivresse, de la froideur et de l'engourdissement, à la violence et à la franchise :

—Asez de balivernes ! dit-il. Je la connais trop votre figure !

Louis Olermont tressaillit légèrement ; mais il s'attendait à cette réponse, et ne perdit pas son sang-froid.

—Expliquez-vous... que voulez-vous dire ?

—Vous le savez bien ! Vous vous appelez M. Bernard, comme je m'appelle M. le duc.

—Allons donc ! Vous êtes ivre, et vous ne savez ce que vous dites.

—Ivre, moi !

Il essaya de se lever en chancelant.

Louis Olermont le saisit par une épaule et le fit rasseoir.

—Oui, repaît-il. Je le répète, vous ne savez ce que vous dites.

—Ah ! je ne sais ce que je dis... Attendez, vous allez voir... Ah ! je suis ivre !... Ah ! ah !

Il éolat d'un rire épais.

—J'y vois clair tout de même... et je vous connais bien. Vous êtes l'ancien professeur... celui qui a perdu... le jeune homme, au temps jadis.

—A la bonne heure ! s'écria Louis Olermont.

Il lui saisit la main, la serrant affectueusement.

—Vous êtes un brave homme, mon cher Sylvain, sincère et perspicace... plus malin que vous n'en avez l'air... et parlant à cœur ouvert, comme cela se doit.

Sylvain parut flatté de ces compliments qui rendaient hommage à sa finesse et à sa loyauté, et se laissa serrer la main sans résistance ni protestation, avec la facilité de l'ivrogne aussi prêt à vous embrasser qu'à vous assommer.

—Ainsi, poursuivit le bandit, vous m'avez reconnu, au premier regard, comme ça ? Fichtre ! vous êtes habile !

—Voilà, avant-hier au soir...

—On n'y voyait goutte !

—Non, mais Sylvain est un malin. Il entend, quand il ne voit pas !

—Vous avez reconnu ma voix ?

—Non ! ce n'est pas ça ; quand j'veus ai dit d'aller au village, où y avait une auberge, vous m'avez répondu :

« Le village est à une demi-heure, et nous sommes trempés... trempés. »

Le vieillard eut un hoquet.

—Eh bien, est-ce que ce n'était pas vrai ?

—Si fait ! Mais, avant, vous aviez dit que vos étiez étranger, que vous ne connaissiez point le pays et alors, j'me suis dit :

« En voilà un qui veut te mettre dedans : c'est un menteux ! »

Louis Olermont se mordit les lèvres.

Il se rappelait, en effet, cette maladroite commise, par lui, l'avant veille.

—Après, mon ami Sylvain ?

—Après ? J'ai ouvert l'œil, et, au grand jour, je vous ai reconnu... à un tas de choses, bien que vous soyez rudement changé, comme M. le marquis... Mais je suis, comme qui dirait, le chien de garde du château... J'ai l'nez, voyez-vous... Je flaire les gens et je sens l'ennemi de loin.

—Moi, l'ennemi... ?

—Oui, vous ! vous qu'avez perdu le jeune homme aux temps jadis, qui l'avez débauché, qui avez été son mauvais génie, comme dit M. le duc.

—Ensuite ? fit Louis Clermont.

—Ensuite ? Je ne veux point que vous restiez au château.

—Vraiment ! Que craignez-vous ?

—Vous y avez fait trop de mal, « aux temps jadis »

C'était décidément sa solution préférée.

—Et M. le duc ne l'aurait point, s'il en avait tant seulement connaissance.

—Qui le lui dirait ?

—Moi !

—Vous ne lui avez donc pas dit encore ?

—Non.

—Ni à la Petite Fée, en allant à Besançon, avec elle ?

—Non.

—Pourquoi cela ?

—Parce que c'est pas son affaire, à elle. C'est une sainte fille et une bonne demoiselle, par la vierge Marie ! Mais c'est une jeunesse, et elle n'est point de la famille... Je n'oublie que M. le duc, moi !

—Eh bien, vous aviez le temps de le prévenir.

—J'suis une bête... j'ai pas osé ; j'ai reculé... de peur de lui faire de la peine, et de réveiller ses vieilles coudres...

—Alors, il ne faut rien lui dire...

—Ah ! mais si !

—Vous y êtes décidé ?

—Pour sûr ! Que notre Seigneur, qui est mort sur la croix, m'en soit témoin !

Il laissa tomber sa tête, puis la releva.

—A boire, fit-il avec effort.

Louis Clermont vida le reste du flacon dans la tasse du fidèle serviteur, qui la dessécha d'un trait.

—Je ne puis vous en vouloir, mon bon Sylvain, continua l'ex-forçat. C'est d'un cœur dévoué... et j'en ferais autant à votre place. Puisque vous le voulez, je quitterai le château, demain.

—C'est bien, ça ! fit Sylvain, brusquement tendre et amical. Embrassez-moi !

Il essaya de se lever.

—Tenez, j'vous aime ! mais faudra partir...

—Oui, oui, demain !

—Tu me l'jures ?

—Sur la vierge Marie, oui !

—Tope là ! Qué brave cœur, tout d'même... quoique tu sois un fameux grélin !

Louis Clermont s'était levé.

Il paya le cabaretier.

—Allons, mon cher Sylvain, dit-il joyeusement, il faut partir. Il est tard, et M. le duc serait inquiet, s'il ne vous voyait pas, ce soir.

Sylvain parvint à se mettre sur ces jambes, en chancelant.

—Prenez mon bras, dit le faux Bernard.

—Il en a bon besoin ! ricana le cabaretier. Vous allez avoir de la peine à le ramener.

—Oh ! nous arriverons, répondit l'ancien gaucho, en souriant.

—Vous connaissez le chemin ?

—Oui, suffisamment.

Les deux hommes sortirent sur la route, où la brise du nord faisait rage et mordait la peau.

Sylvain chancelait au bras de Clermont qu'il serrait tendrement.

Il était sept heures du soir.

Il faisait nuit complète.

\*\*\*

Le lendemain, à midi, ni l'un ni l'autre n'avait reparu au château, et tout le monde était sur pied, en proie à une vive inquiétude, craignant qu'il ne fut arrivé malheur à cet excellent Sylvain et au pauvre M. Bernard.

### XIII

#### LE TROU-AUX BEUFES

Jusqu'à neuf heures du soir, la veille, on les avait attendus, sans trop d'inquiétude.

Les propriétés du duc étaient vastes ; ses terres et ses bois s'étendaient au loin.

Les deux hommes avaient été surpris, pensait-on, par la nuit, à une certaine distance.

Il fallait bien le temps de revenir ; d'autant plus qu'ils étaient partis à pied, au lieu de prendre la carriole.

Quand on vit l'heure s'avancer, on supposa encore que Bernard et Sylvain fatigués s'étaient déçolés à coucher chez l'un des fermiers...

Cela n'était guère naturel, mais cela n'était ni impossible ni absolument invraisemblable.

Le lendemain matin, on les attendit de minute en minute, se disant :

—Ils auront, sans doute, profité du beau temps, car il faisait un temps magnifique, avec un froid sec, favorable à la marche à travers champs, — pour terminer leur tournée : Bernard aura voulu tout voir en une fois.

A midi, les dernières illusions s'envolèrent.

Si Bernard et Sylvain n'étaient pas rentrés, c'est qu'il était survenu quelque malheur.

Le vieux duc, qui tenait à son serviteur et l'aimait réellement, ne pouvait cacher ses craintes et son agitation.

« La Petite Fée », ainsi qu'Annette, s'efforçaient en vain de le rassurer.

—Non, non, disait M. de Kaudos, je connais Sylvain. C'est l'homme le plus réglé et le plus régulier de la terre. Pour qu'il ne se soit pas trouvé là, ce matin, à l'heure où il me lit mon journal, il faut un événement grave... que je ne m'explique pas, ou qu'il soit mort !

Mais celui dont les angoisses étaient les plus cruelles et les plus terribles, qu'il n'en pouvait faire connaître les motifs, c'était Cuchillo.

Connaissant Louis Clermont et ses soupçons à l'endroit de Sylvain, il frémissait de cette absence prolongée, derrière laquelle il entrevoyait la menace de quelque drame, dont l'idée seule lui donnait la chair de poule.

Evidemment Louis Clermont avait acquis la certitude que Sylvain était un ennemi pour lui.

Et alors, que s'était-il passé ?

Quel acte cet homme, qui ne reculait devant rien, dont il connaissait la froide résolution et l'énergie sévère, avait-il pu accomplir, pour se débarrasser d'un témoin, pour réduire au silence la bouche prête à le dénoncer ?

Quel plan ténébreux avait-il conçu ?

Avait-il réussi ?

Avait-il échoué ?

Dans le premier cas, c'était un nouveau crime à ajouter à la série de ceux auxquels Cuchillo se trouvait mêlé, qu'il avait acceptés, et qui lui pesaient de plus en plus, comme une chaîne dont chaque anneau eût été formé d'un boulet de fer.

Dans le second cas, tout n'allait-il pas se découvrir ?

Et Cuchillo, longtemps plus malheureux que coupable, n'allait-il pas, cette fois, tomber justement dans la honte méritée et sous le coup des lois audacieusement violées par lui ?

Cette attente et ces incertitudes devenaient insupportables pour le faux marquis ; et néanmoins, il ornigait de s'assurer de la réalité, d'apprendre, de constater ce qu'il prévoyait.

Cependant, à midi, quand il vit que plusieurs domestiques du château allaient partir à la recherche des deux hommes, il jugea prudent de les accompagner, d'ailleurs, heureux d'échapper à son agitation intérieure par du mouvement et une occupation matérielle.

Il prit avec lui deux garçons de ferme, et monta dans la voiture qu'on avait attelée.

La première chose à faire était tout naturellement de se rendre chez le métayer où, la vicille, Sylvain avait dû conduire M. Bernard.

Le cheval partit au grand trot, et, en trois quarts d'heure, en passant par la route, on arriva chez le brave paysan, qui parut fort surpris de l'aventure.

Il déclara que M. Bernard et Sylvain avaient passé une partie de la journée avec lui, et qu'ils étaient repartis pour le château, vers les cinq heures, un peu avant la tombée de la nuit.

— Quel chemin ont-ils pris ? demanda Cuchillo.

— La grand'route.

— Celle par laquelle nous sommes venus ?

— Celle-là même.

— Il n'y en a pas d'autre ?

— Non.

— C'est étrange ! Nous avons rien remarqué sur notre passage.

— Peut-être bien qu'ils se seront arrêtés dans le village, pour se rafraîchir au cabaret.

— Allons-y ! répliqua le marquis.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1<sup>er</sup> Décembre 1886 — (No 364).

M. Raboudin, qui n'est pas très heureux en ménage, se plaint de sa femme à un ami.

— Je fais cependant tout ce que je peux pour lui être agréable, soupire-t-il mélancoliquement. Le matin, j'essuie sa vaisselle, j'essuie ses meubles, et le soir...

— Le soir, interrompit le confident, il faut encore que vous essayiez sa mauvaise humeur !

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIEME PARTIE — VENISE

IV

« Le moment vint même où il put compter sur un amour partagé, sur un avenir de bonheur : la jeune femme était émue, rougissait, pâissait à son aspect. Elle se cachait pour le voir et n'avouait point à sa mère leurs rencontres.

« Elle accepta, elle accueillit son hommage ; elle se laissait bercer de douces paroles, elle trouva son caractère bizarre et bien tranché avec celui des mignons de Versailles... et puis, le jour où elle fut lasse de ce joujou, elle le jeta de côté sans même prendre la peine de l'en avertir.

« Le malheureux cloué sur son lit par une maladie cruelle, un délire et une fièvre qui le séparaient de tout le monde, apprit en reprenant ses sens qu'elle avait choisi un mari, qu'elle était partie avec lui, qu'elle l'avait abandonné !

« Il faillit en mourir de nouveau ; mais il revint à la vie pour se venger, pour se souvenir éternellement de celle qui avait brisé ses espérances après les avoir fait concevoir.

— Monsieur, interrompit un homme dont le bras vint se placer entre l'inconnu et la comtesse Dandolo, monsieur, vous me prouvez ceci, vous me le prouvez, entendez-vous !

— Mon Dieu ! murmura la comtesse, qui se sentait défaillir, c'est Andrea ! Ayez pitié de moi !

— J suis tout disposé à le faire lorsque vous me prouvez aussi que vous avez le droit d'être si exigeant.

Le comte ôta son masque et montra son pâle visage.

— Et quand vous m'aurez prouvé que vous êtes un imposteur, vous aurez à me rendre raison de l'insulte faite à la comtesse.

— Très-volontiers, monsieur le comte ; mais tout cela se passera, si vous le voulez bien, hors des Etats de la sérénissime République. Vous connaissez sans doute les inquisiteurs d'Etat, et je sais avec quel soin on loge les étrangers dans la juridiction de Venise.

— Soit, monsieur. Où voulez-vous que nous nous rencontrions ?

— Pourquoi pas sur le navire français entré hier dans le port ? cela vous évitera un voyage.

— Allons-y donc sur-le-champ ! dit le comte.

— A vos ordres, j'y suis connu, on nous y recevra à toute heure.

— Mon ami ! Andrea ! interrompit la comtesse, permettez-moi de vous suivre ; ne me laissez pas accuser sans que je puisse me défendre : vous savez...

— Madame, répondit le comte avec un regard tranchant comme une lame de poignard, savez-vous où est votre sœur ?

— Je vous l'avais confiée, qu'en avez-vous fait à votre tour ?

— Elle est au bras de cet homme, dont vous pouvez deviner le nom ! Demandez-lui maintenant de vous la rendre.

V

Aurore était, en effet, au bras de l'inconnu, qui, aux paroles du comte, avait levé son chapeau, ôté son masque et montré les admirables traits d'Armand de Nareil. La comtesse jeta un cri involontaire et saisit vivement sa sœur, qu'elle attira à elle malgré sa résistance.

— Mon enfant ! mon enfant ! ah ! fuyez, laissez cet homme.

Elle semblait, pour ainsi dire, avoir perdu la raison ; un sentiment indéfinissable la bouleversait : c'était à la fois de l'horreur et de la tendresse.

Quant à lui, ses yeux lançaient des éclairs ; sa beauté étincelait, si on peut s'exprimer ainsi. Il regardait alternativement Amaranthe et son mari, repoussant d'un geste hautain la jeune fille qui cherchait à le retouir.

La marquise se tenait en arrière.

Dans cette foule de gens pressés les uns contre les autres, occupés de leurs plaisirs ou de leurs amours, cette scène passa inaperçue, malgré la qualité des personnages.

Armand éloignait les indiscrets d'un coup de son bras puissant, sans détourner pourtant ses yeux de ceux d'Amaranthe.

— Marchons nous, monsieur, demanda le comte, ou, maintenant que je vous ai deviné, reculeriez-vous devant l'explication ?  
— Je suis prêt à vous suivre.

— Madame, je vais appeler vos gens : vous rentrerez, s'il vous plaît, ainsi que mademoiselle de Sainte-Même.

— Au nom du ciel ! laissez-moi vous suivre !

— Est-ce que les femmes ont le droit d'intervenir en des rencontres semblables ! Ne craignez rien pour lui, ajouta-t-il avec un sourire amer, il est sous la protection de mon honneur, quoi qu'il en dise, et nul ne lui manquera plus qu'à moi.

Aurore, à peine remise de sa grave maladie, s'était évanouie dans les bras de sa sœur. Dix personnes s'empresèrent pour la secourir.

Le comte et M. de Nareil profitèrent de l'occasion pour s'échapper.

Lorsque Amaranthe releva la tête, elle ne les aperçut plus. La comtesse Contarini était près d'elle ; madame Dandolo l'appela.

— Comtesse, vous êtes bonne et secourable, lui dit-elle très-vite, je vous confie ma sœur ; ramenez-la chez elle, et laissez-moi les suivre. Je me meurs d'inquiétude : il peut arriver de grands malheurs.

— Ma chère comtesse, prenez garde à cet homme, méfiez-vous de cet homme, interrompit madame Bresca, qui ne l'avait point quittée et presque sans savoir ce qu'elle disait ; qu'il parte, qu'il s'éloigne, ou nous obtiendrons un ordre pour l'ensevelir dans les puits ; c'est une créature abominable, dangereuse.

— Madame, s'écria Amaranthe, quant à Armand de Nareil, que personne ne touche à un cheveu de sa tête : je le défendrai envers et contre tous, même contre mon mari.

La marquise ne pouvait en croire ses oreilles. Elle se réserva d'éclaircir plus tard ses soupçons.

Madame Dandolo remit précipitamment son masque, marcha au milieu de la foule jusqu'à la Piazzetta, sans s'inquiéter ni des lazzi ni des plaisanteries qu'elle entendit sur son incognito, et appelant la première gondole venue, elle s'y jeta comme une femme au désespoir.

— Connais-tu le bâtiment français arrivé aujourd'hui ? demanda-t-elle au gondolier.

— Qui ne l'a pas vu dans Venise, Eccellenza ?

— Pourrais-tu m'y conduire ?

— Dans dix minutes, nous y serons.

— Dix scudi pour toi si j'y arrive plus vite.

— Vous serez satisfait, Eccellenza.

Il fendit l'eau avec une rapidité effrayante pour quiconque n'aurait pas l'habitude de ces étranges nacelles, aussi vites que la flèche lancée.

Le navire se dessinait en couleur sombre sur le ciel lumineux d'étoiles ; il était dans le port, à l'entrée, assez loin des lagunes.

La comtesse sôchait d'impatience ; elle ne savait encore ce qu'elle allait faire, mais elle voulait de toute la force de sa volonté empêcher une rencontre, une explication aussi terrible pour son mari que pour elle.

— Je suis Française, répondit-elle en se montrant ; j'ai absolument besoin de parler sur l'heure au capitaine.

— Il dort, madame, lui fut-il répondu.

— N'est-il pas venu tout à l'heure deux gentilshommes en bahuti... en domino ? reprit-elle.

— Je ne sais, madame.

— Avez-vous à bord un ancien garde-du-corps du roi, M. de Nareil ?

— Oui, madame, il vient de rentrer, reprit une autre voix ; je l'ai vu descendre dans sa cabine avec un de ses amis.

— C'est à lui que je veux parler ; conduisez-moi sur-le-champ, je vous en conjure.

— Diable de Nareil ! murmura l'officier de quart, à peine arrivé, déjà une aventure !

En quelques minutes, la comtesse fut hissée sur le pont ; elle prit à peine le temps de remercier ses conducteurs, et les suivit haletante, éplorée. Elle arriva à la porte d'un petit salon éclairé par une lampe de bord, où elle aperçut son mari et M. de Nareil, tous les deux debout, tous les deux l'œil au feu, parlant à mots entrecoupés et prêts à se jeter l'un sur l'autre.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, j'arrive encore à temps !

— Amaranthe ! interrompit le jeune homme.

— Madame ! poursuivait le comte, osez-vous bien ?

— Monsieur, il est des moments dans la vie où le premier devoir est de braver tous les autres. Mon devoir m'appelait ici, je suis venue.

— Prenez garde, madame ! vous vous jetez au milieu d'une explication sanglante ; il me faut la vie de cet homme, ou je mourrai moi-même, car il a osé vous accuser. S'il ment, il n'est pas de supplice assez grand pour le punir ; s'il a dit la vérité, il n'est pas seul coupable et nous compterons ensemble.

— Il dit la vérité, monsieur.

— Est-il possible !

— Oui, monsieur, il dit la vérité, du moins ce qu'il sait de la vérité. Je l'ai connu avant mon mariage, il m'a aimé, il me l'a écrit ensuite, et il a dû croire que je n'y suis pas restée insensible.

— Mon Dieu ! murmura le comte en cachant sa tête dans ses mains.

— Il occupa d'abord mon imagination par la bizarrerie de ses actions et de ses paroles ; il occupa mon cœur ensuite, comme il l'occupe encore, comme il l'occupera toujours, car le lien qui nous attache ne peut être rompu, même par ma volonté : et cependant, je vous le jure, Andrea, si j'eusse aimé, comme vous semblez le croire, je n'aurais jamais été votre femme, je ne me serais point parjurée.

« Je ne puis aimer qu'une fois, et c'est vous que j'ai toujours aimé et que je ne puis cesser d'aimer !

— Cependant vous m'avez caché ce passé, qui vient de m'être jeté à la face ; vous avez eu un secret pour moi, qui vous ai livré toute mon âme. Si ce secret eût été innocent, ainsi que vous le prétendez, vous n'auriez pas gardé le silence.

— J'ai agi par les ordres d'une personne à qui je n'eusse pas désobéi pour tout l'or du monde. D'ailleurs, que vous aurais-je

appris ? un être évanoui bien vite devant une circonstance terrible que jamais mes lèvres ne révéleront, je l'ai juré. J'ai dû me tairo, et, quoi qu'il arrive, je me tairai encore...

« Pour sauver mon honneur, ma vie, je ne parlerais pas !... Le couteau suspendu sur votre tête me délieraît seul de mon serment... pour vous sauver, je serais parjure sans doute ; je ne me sentirais pas la force de vous voir mourir !..

« J'ai droit à votre confiance, Andrea, et vous devez me croire lorsque je vous dis : Je ne suis pas coupable !... Ne me croyez-vous pas ?

—Vous avez aimé cet homme !... répéta le comte d'une voix déchirante.

—Je l'ai aimé... et je l'aime encore ?

—Vous l'aimez ! et vous n'êtes pas coupable !

—Je l'aime, et je ne suis pas coupable ; je l'aime et j'ai contrarié ses désirs, je me suis opposé à ses projets.

—Vous lui avez enlevé votre sœur, vous l'avez exilé dans les pays lointains, vous avez cherché à vous débarrasser de sa présence, et cela n'est pas de la crainte, de la jalousie !

—Tout cela est vrai, et pourtant, je l'aime. Je ne le crains pas, et je n'en suis pas jalouse.

Armand écoutait stupéfait ces avoux hardis et mystérieux d'une femme qui l'avait tant fait souffrir. La colère de Dandolo lui inspirait des espérances inattendues que la contenance de la jeune femme démentait.

Il se contentait cependant, ce qui était pour lui un effort suprême.

—Madame, dit le comte, plus exaspéré qu'Armand lui-même, je n'en ai pas fini avec monsieur, laissez-nous.

—Non, je ne vous laisserai pas, car le combat que vous méditez serait un crime, un sacrilège : vous n'avez pas d'offense à venger. Celle que vous avez choisie est venue à vous aussi pur qu'au jour de son baptême ; pas une de ces pensées ne s'est détournée de vous, depuis qu'elle vous appartient ; et avant, toutes ses pensées furent innocentes.

« Oubliez vos soupçons injurieux, oubliez-les de toute votre volonté ; que votre cœur surtout ne se souvienne plus. Ce jeune homme partira, il doit partir. Il ne doit pas voir Aurore, tout les sépare : leur union est impossible, je n'y consentirai jamais.

—Vous le voyez bien, madame, vous êtes jalouse, reprit amèrement le comte, dont les soupçons, un peu effacés par la voix aimée, reparaissaient néanmoins.

—Excepté Aurore, M. de Nareil peut choisir toutes les femmes de l'univers ; je l'y aiderai si je puis : son bonheur est mon vœu le plus cher, Oh ! croyez-moi, Andrea !

Le regard de la comtesse était empreint d'un amour, d'une loyauté, d'une tendresse que les paroles n'auraient point exprimés plus éloquemment et auxquels un incrédule même eût été forcé de se rendre.

M. Dandolo sentit encore une fois ses doutes se dissiper. Il s'avança vers Armand en lui tendant la main :

—Partirez-vous ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur, je ne partirai pas.

—Ah ! vous ne me refuserez point, Armand, vous ne me perdrez pas, vous ne ferez pas le malheur de ma vie en échange de ma tendresse !

—Madame, ce langage est une énigme ; vos notions démentent vos paroles. Je ne sais si monsieur consent à vous croire, mais, quand à moi, je ne vous crois pas.

« Par un motif que j'ignore, vous nous trompez tous les deux : vous lui avez caché vos coquetteries, vous affichez un

sentiment que rien ne prouve et que rien ne justifie ; pourquoi ? vous seule le savez sans doute.

—Sur Dieu, l'honneur et ma mère, je dis la vérité !

—Non, madame, vous ne la dites pas. Vous me haïssez, j'en suis sûr ; vous l'avez prouvé, vous le prouvez encore. Vous vous êtes jouée de moi de toutes les manières ; vous m'avez leurré d'un amour que vous n'éprouviez pas ; vous m'avez abandonné pour un autre ; vous m'avez enlevé votre cœur, sur laquelle s'étaient tournés mes vœux ; vous m'avez fait déporter dans une colonie lointaine, où je devais rester toute ma vie et où je serais mort de misère et de chagrin, si mon vrai protecteur, mon père peut être, M. le prince de Conti, n'avait écouté ma prière et n'avait obtenu ma liberté : n'est-ce point de la haine, monsieur ? je vous le demande.

—Armand, répliqua la comtesse avec mélancolie, Armand, vous ignorez le mal que vous me faites. Je vous le pardonne, rien de vous ne peut m'offenser ; mais vous partirez, n'est-ce pas ? et dans quelque lieu que vous soyez, si vous avez besoin de secours, si vous avez besoin d'une amie, vous m'appellerez. Vous me trouverez prêts à tous les sacrifices.

—Quel est donc ce mystère enfin ? s'écria le comte en lui serrant fortement les mains ; d'où viennent cet intérêt, cette tendresse pour un inconnu ? Je veux le savoir, je le veux ; je ne puis me contenter de vos réticences.

—Andrea, je croyais que vous contiez sur moi. Je n'ai pas mérité vos défiances. Pardonnez-moi, je vous l'ai dit, ni menaces, ni prières, ni danger ne m'arracheront une parole.

« D'ailleurs, nous nous voyons ici, Armand et moi, pour la dernière fois.

—Et vos pensées, madame, n'il me les vole ?..

—Il ne vous sera rien dérobé pour cela, mon ami : toutes les pensées de mon amour seront à vous. Ne soyez pas jaloux de ce qui est à moi ; c'est une part de larmes et d'inquiétudes, une part de douleurs. Celle-là ne lui sera point ôtée.

« Vous partirez Armand, vous entendrez ma voix ; vous abandonnerez vos projets sur ma sœur ; elle et moi nous vous serons sacrées, car nous ne pouvons rien être pour vous que des amies lointaines, que des souvenirs. Laissez-moi vivre selon nos devoirs, selon nos obligations ; suivez votre route et n'entrez pas la nôtre, oubliez de vaines et misérables vengeances, oubliez des sentiments impossibles et dangereux ; soyez honnête homme, forcez-moi à la reconnaissance, forcez le noble cœur qui vous écoute et que vous avez torturé à vous rendre son estime.

« A force de vertu, de courage, de valeur, reprenez la place que le destin vous a faite, montrez que vous en êtes digne, montrez qu'on vous a méconnu et accusé à tort, je vous en conjure, je vous en conjure à genoux, ne me refusez pas.

Elle fit le geste de se jeter à ses pieds. Ses larmes coulaient, ses yeux suppliaient ; elle était irrésistible.

Le cœur d'Armand se fondit : il la retint d'une main, de l'autre il se cacha le visage ; des pleurs venaient à ses yeux, ce qu'il y avait de noble et de bon dans sa nature se réveilla.

—Je partirai, dit-il d'une voix brisée.

—Sans chercher à revoir Aurore ?

—Je vous le promets.

—Vous ne reviendrez plus ?

—Non.

—C'est bien, merci, Armand. Maintenant je suis tranquille, j'ai votre parole. Vous avez la mienne aussi, vous ne serez pas inquiet ; le comte Dandolo, j'en suis certain, répondra de vous devant la seigneurie, et les quelques heures que vous passerez

encore dans cette ville seront sans péril pour vous, malgré vos inconséquences de ce soir.

« Cherchez un moyen prompt et sûr de vous éloigner ; allez où vous voulez, pourvu que ce ne soit pas où nous sommes, et comptez sur moi. Adieu, adieu !

## VI

Ces mots, accompagnés de larmes, accompagnés d'un regard d'ineffable tendresse, avaient une expression irrésistible. Armand se précipita sur sa main, qu'elle ne retira point et qu'il couvrit de baisers. Malgré lui, l'espérance lui revint au cœur, en même temps que la crainte à celui du comte.

Il entraîna sa femme, et faisant au jeune homme un geste impérieux :

— Vingt-quatre heures pour sortir de la ville de Venise, deux jours pour quitter le territoire ; après, ma parole ne vous protégera plus. Puisse-t-il rester ! murmura-t-il tout bas, et puis-je le revoir comme je le désire !

Il porta pour ainsi dire la comtesse dans la gondole après lui avoir rattaché son masque. Lorsque les rideaux furent refermés, lorsqu'ils furent seuls, après une nuit si orageuse et des émotions si terribles, elle jeta ses bras autour du cou de son mari, appuya sa tête sur son sein, en s'écriant.

— Ne crois-tu donc pas que je t'aime, mon Andrea, que je t'aime de toutes mes forces et plus que tout en ce monde ? Ne peux-tu m'accorder assez de confiance pour laisser dans mon cœur un sentiment au-dessous de ce lui-là, même lorsque tu n'en comprends pas l'origine.

« Me méconnaissais-tu à ce point de m'accuser d'une faute envers nos liens, d'un crime envers notre bonheur ?

« Andrea, Andrea, crois-moi et aime-moi comme je te crois et comme je t'aime !

La vérité porte avec elle un accent irrésistible et que rien ne peut imiter. Le comte hésita néanmoins ; mais plongeant ses regards dans ceux d'Amaranthe, il lut jusqu'au fond de son âme ; il y vit la candeur, la vertu, le dévouement, l'amour sur tout. Des larmes, tous ses doutes se dissipèrent et il se rassura.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuillets.

## VARIÉTÉS

En police correctionnelle.

— Accuse, reconnaissez-vous avoir volé cette parure de diamants ?

— Oui, monsieur le président. Mais je ne sais pas où j'avais la tête ; je croyais qu'il était faux !

\*\*\*

A la caserne :

Dumanet. — Paraît que le général Boulanger, il se propose d'attacher des dentistes au corps des artilleurs.

Pitou. — Des dentistes... pourquoi faire ?

Dumanet. — Subséquemment, pour nettoyer la bouche des canons.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsoy ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Claquière ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de L'Éritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus et les suivants :

Exil ; l'empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Dames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>IE</sup>., ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue O'raig, Montréal.